

# Les glissements progressifs du capital

## *The Girlfriend Experience* de Steven Soderbergh

Jean-Philippe Gravel

Volume 27, Number 4, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/570ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Gravel, J.-P. (2009). Review of [Les glissements progressifs du capital / *The Girlfriend Experience* de Steven Soderbergh]. *Ciné-Bulles*, 27(4), 30–33.

# Les glissements progressifs du capital

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

En tâchant de trouver un fil directeur dans le cheminement éclectique de Steven Soderbergh (cinéaste qui navigue avec aisance et rapidité entre *blockbusters* ou films à budgets plus que confortables [la série des Danny Ocean, **Trafic**, **Solaris**] et productions à caractère expérimental [**Schizopolis**, **Full Frontal**, **Bubble** et son intéressante dramatique hybride proche de la télé-réalité, **K Street**]), l'idée m'est venue qu'il était obsédé par l'argent. Au point que son œuvre protéiforme dessinait peut-être une mosaïque, très ancrée dans l'actualité, des diverses transformations et des nombreux aspects de ce qu'on appelle une société capitaliste.

Cette tendance s'incarne parfois dans le fantasme, comme en attestent les vols de banques et de casinos qui font l'argument et le suspense abracadabrants des films de la série Danny Ocean. Mais le volet plus expérimental de son œuvre en offre un autre visage, parfois d'un réalisme cru (**Bubble**), parfois gagné par un sens manifeste de l'absurde (**Schizopolis** et surtout **Full Frontal**), et ce, dans un contexte où il est souvent difficile de distinguer clairement les deux. Du travail en entreprise au travail de bureau qui afflige la condition existentielle de la classe moyenne et de l'*upper-middle class* (**Schizopolis**, **Full Frontal**) à la précarité ouvrière du travail en usine (**Bubble**), en passant par la vie secrète et les mœurs des gens riches pour qui tout s'achète (**K Street**), même l'intimité avec une femme — moyennant le modique taux horaire de 2 000 \$, com-



Steven Soderbergh

me dans **The Girlfriend Experience** —, Soderbergh n'a cessé de reconduire une fascination évidente pour l'argent, le capitalisme et ses conséquences : réalités petites ou grandes du marché du travail et de l'emploi, circulation des capitaux et des marchandises (**Trafic**), voire marchandisation consentie de l'individu (**Girlfriend Experience**). En fait, même le diptyque du **Che** entre dans ce courant. D'abord parce qu'il raconte, dans le premier volet, l'effort d'une lutte visant au renversement révolutionnaire d'un régime colonial et capitaliste. Ensuite, parce que le second volet plonge son héros et ses compagnons dans une réalité parallèle où l'argent manque au point

qu'il participera ultimement à l'échec de la révolution bolivienne, matée par des adversaires qui peuvent profiter des coffres de l'État américain.

Quelles sont les réalités de l'argent, quand on en a, quand on n'en a pas? Une majorité des films de Soderbergh, fussent-ils artisanaux ou produits par les grands studios, déclinent les conséquences et les effets, dans toutes les couches de la société, de ce qui demeure un concept abstrait. Tantôt amusé, tantôt inquiet, souvent avec une distance qui peut s'expliquer par l'aura énigmatique que garde le concept d'argent à ses yeux, Soderbergh explore ce qui pousse tant d'individus à miner leur potentiel dans un travail de bureau, ou incite les gagne-petit à sacrifier leur vie de quart de travail en quart de travail (en ce sens, **Bubble** est peut-être, de longue date, le plus touchant film qu'il ait fait, malgré son approche familièrement distanciée), ou encore qui amène les plus riches à l'employer comme objet de pouvoir permettant d'obtenir des autres des substituts à l'intimité.

C'est ici qu'entre en scène la culture férocement cinéphilique de Soderbergh. Plus précisément, sa « godardophilie ». Pour qui le suit au fil des entrevues qu'il donne, son admiration sans bornes pour le cinéaste genevois n'est pas un secret. Godard aussi, à une époque, a travaillé à des productions importantes (**Le Mépris**, **Week-End**) pour louvoyer ensuite dans une relative et militante obscurité (**Numéro deux**, **Ici et ail-**



The Girlfriend Experience

leurs). Il a connu des creux de vague, mais s'en est aussi relevé (ainsi le « retour au cinéma » de **Sauf qui peut (la vie)** et de **Passion** au début des années 1980), après la production quasi clandestine des années du groupe Dziga Vertov. En cinéaste adapté et sensible aux fluctuations de la « cote boursière » de son image et de son nom, Godard s'adapte aux lois d'un marché dont il n'est pas exclu, mais dans lequel il doit sans cesse redéfinir sa place et, si possible, en faire profiter son œuvre. « Le cinéma, comme le disait Malraux, est aussi une industrie » : chez Godard particulièrement, et très tôt dans son œuvre, la question du cinéma, malgré cette dimension sacrée de « septième art » qui ne sera jamais complètement démystifiée, se mêle de questions lancinantes sur sa dépendance à l'argent (le cinéaste : celui qui court après l'argent des producteurs comme on entre à l'usine), donc au travail, et finalement à la prostitution (se prostituer, c'est s'asservir à un travail pour l'argent qu'il nous procure).

De tout cela, Soderbergh se préoccupe manifestement, comme il est aussi soucieux de maintenir sa position d'observateur face aux virages paradigmatiques de

la société (et ce, avant même qu'on soit parvenu à les définir précisément), bref, à saisir l'instant même de la mutation; mais on trouverait difficilement dans son œuvre, ou dans **The Girlfriend Experience**, une posture de supériorité morale, portée à promouvoir ou à condamner ce qu'il observe. Sa position serait plutôt celle d'un cinéaste de fiction qui, régulièrement, cherche à se tenir au plus près d'une approche documentaire, observatrice, en travaillant régulièrement avec des acteurs non professionnels, interprètes d'un rôle qui colle à leur vie sans pour autant se confondre avec elle, histoire de voir le récit qui en émerge.

Les mutations sociales, implicites, qu'observe **The Girlfriend Experience** sont nombreuses. Le décloisonnement culturel que l'industrie du porno semble en voie de traverser aujourd'hui, bien qu'il demeure hors-texte dans le film, n'alimente pas moins son propos. En outre, l'infiltration du X dans le cinéma courant oblige à repenser la question du représentable et de la distance pudique. Il y a de cela quelques années, on pouvait rire des prétentions assez pathétiques de la star du porno Ron Jeremy à vouloir « percer » dans le

cinéma *mainstream*, sa longue carrière, son physique ingrat et ses médiocres talents d'acteur rendant risibles ses prétentions à une carrière légitime. Mais à l'ère où une Breillat confie des rôles de composition à Rocco Siffredi (lequel s'en tire avec sérieux), la mutation semble amorcée et les voies de passage, ouvertes. Et ce, d'autant plus que l'emploi « poétique » de scènes de X dans certains films d'auteur est devenu si courant qu'il ne surprend plus.

Or, rien n'approche l'intérêt et le pari que gagne Soderbergh à faire tenir le rôle principal de **Girlfriend Experience** à Sasha Grey, dans un film où la sexualité est maintenue hors-champ. Soderbergh, ici, adopte la prudence dans son approche dramatisée d'un sujet potentiellement scabreux : en portant son attention sur les détails périphériques de la « transaction » dont procède le métier de Chelsea (Grey), *call-girl* de luxe, il semble chercher à donner à ce métier pour le moins exotique la patine d'un quotidien qui confine à la neutralité banale de la routine.

Actrice de pornos, Grey, à la manière d'une Ovidie par exemple, fait partie de cette

Sasha Grey (Chelsea) dans *The Girlfriend Experience*

nouvelle génération de « hardeuses » pragmatiques qui font éclater les clichés sordides habituellement rattachés au milieu (et au métier) du travail sexuel. De fait, si, par exemple, Paul Thomas Anderson pensait concevoir une suite à *Boogie Nights* située dans le présent, il lui faudrait tenir compte de ce que le milieu de la porno ne cultive pas seulement cette image romantique de famille reconstituée de marginaux plus ou moins fauchés, comme il le faisait dans son film, mais comporte aussi de plus en plus d'individus pour qui le *hard* est d'abord un choix de carrière lucratif et riche en occasions d'affaires. On ne sait pas si le fait que Sasha Grey, du haut de ses 21 ans et des quelque 150 films qu'elle a tournés, soit en outre une cinéphile articulée et intelligente (citant et commentant Godard, Herzog et Antonioni, qui figurent parmi ses auteurs préférés sur sa page MySpace), et qu'elle mentionne les existentialistes pour justifier son choix de carrière, ajoute quelque plus-value à l'image qu'elle donne d'elle dans ses heures de travail. Mais, chose certaine, l'intelligence qu'elle apporte à son rôle dans *The Girlfriend Experience* est impossible à ignorer.

De quoi s'agit-il? On ignore si elle interprète un rôle ou si elle ne prête pas simple-

ment sa personne à une composition taillée sur mesure. Elle présente ici le portrait d'une femme en contrôle de sa vie, s'occupant d'une boutique de vêtements et habitant un appartement luxueux avec son petit ami, Chris (Chris Santos), qui semble assez bien s'accommoder de son emploi du temps. La dynamique du couple place manifestement le pouvoir et l'argent du côté de Chelsea, que son métier semble avoir mise à l'abri des remous de la récession économique qui commence (le film se déroule en octobre 2008, à l'orée des élections présidentielles). Variation sur le thème du plus vieux métier du monde : les effets de la récession, qui obsèdent et angoissent ses clients (lesquels hésitent à renouveler leurs rendez-vous et parlent investissement et politique en lieu et place de confidences), font ressortir la relative invulnérabilité de la jeune femme face aux remous de l'économie, car sa monnaie d'échange, le service qu'elle offre, est une devise assez peu exposée aux fluctuations.

Le parcours de Chris, entraîneur dans un gym, est plus instable : on le verra tenter de lancer une gamme de vêtements de sport, chercher un emploi plus avantageux et, lorsque toutes ces tentatives finiront en cul-de-sac, demander une promotion à un patron sceptique. L'intimité du couple qu'il

forme avec Chelsea est rarement sentie : elle semble procéder, elle aussi, d'une relation d'affaires, sans cesse à renégocier. Le profit et le calcul — et c'est ce qui fait l'intérêt du film, à défaut de faire son originalité — imprègnent leur vie à un point tel que tout ce qui passerait normalement pour une activité confidentielle vise ici une retombée. Si Chelsea tient un journal succinct de ses rencontres, c'est pour garder un suivi de ses rapports avec ses clients. De même, lorsque Chris argue de l'amitié qui s'est nouée entre lui et un client du gym, c'est pour lui vendre un forfait d'abonnement dispendieux. Le contexte de la déroute économique américaine ajoute une touche ironique à cette logique transactionnelle : les clients qui hésitent à fixer une rencontre ultérieure avec Chelsea suggèrent que la situation économique a aussi un effet sur la question de l'engagement (ou de ce qui en tient lieu). Mais tel est le monde de *Girlfriend Experience*, où l'intimité tient du simulacre et d'une logique essentiellement mercantile.

Pour cette raison, l'approche distanciée de Soderbergh, qui peut parfois passer pour un tic, est cette fois en complète osmose avec son sujet, qui fait une profession de maintenir des barrières solides avec l'autre en dépit de l'intimité physique qu'elle



Chelsea avec le journaliste

marchande. La narration, qui ne s'embarasse pas de chronologie, la montre ainsi passer d'un client à l'autre et porte une attention particulière à la routine de son ménage et de son métier, la voit aussi fixer des rendez-vous et mettre à jour sa banque d'informations sur la vie personnelle de ses clients, ce qui prend parfois plus de place que la transaction. De même, les quelques échanges d'apparence amicale et désintéressée qu'elle semble avoir — rencontres au restaurant avec une autre *call-girl*, entretiens chastes avec un journaliste — la montrent ainsi gérer son degré d'ouverture et ses confidences en fonction de son interlocuteur et du contexte. L'abandon n'est jamais entier.

Dans un milieu où s'expose au grand jour ce qui pour la plupart des gens se confine dans la sphère privée, c'est donc par le biais de détails infimes que Soderbergh parvient à saisir quelque chose de son sujet, à proposer un regard nouveau. Une première rencontre avec un client, par exemple, s'attarde longuement sur un langoureux baiser : privilège qui place la *girlfriend experience* loin de ce qu'offre la simple prostitution, où il n'est pas coutume d'embrasser. Un peu plus tard, un long plan enregistre ce qui semble une dispute entre Chelsea et son

petit ami : le cadre, fixe, étudié, cache entièrement le corps de Grey derrière une table basse, à l'exception d'un pied nu, alors que, bien que montrées sous toutes leurs coutures, les actrices pornos se défont rarement de leurs talons aiguilles...

Cela dit, on n'a pas osé fréquenter le petit monde de Sasha-Grey-la-vedette-du-porno, sachant que ses prestations n'ajouteraient rien, sans doute, au répertoire des pratiques que documente la porno de consommation courante. Mais Soderbergh, ici, tente de toute évidence de traquer la personne derrière son jeu de masques. Il est en cela l'*alter ego* de ce journaliste (on ne sait trop s'il est engagé pour écrire les mémoires de cette femme de 21 ans) qui se demande à brûle-pourpoint s'il sait quelque chose de ce qu'elle est vraiment ou si elle le sait elle-même.

Une idée en sera donnée au cours d'une anecdote qui tiendra lieu de support dramatique minimal à **The Girlfriend Experience**, en la personne d'un client pour lequel Chelsea développera laconiquement un intérêt plus que pécuniaire. Trait symptomatique : Soderbergh tardera à coller un visage sur ce scénariste marié et père, de passage à Manhattan, et qui demeurera,

longtemps dans le film, une voix dans un téléphone portable et un contrechamp invisible dans des scènes de dialogue où la caméra, légèrement de biais, s'absorbe dans la contemplation du visage désarmant (et désarmé) d'une Chelsea sous le charme. Soderbergh, alors, filme peut-être l'émoi de Chelsea, mais le sourire qu'il capte est bien celui de Sasha Grey. Étonné, aux limites de l'innocence ou de la candeur, ce sourire indique son prix à la définition que **The Girlfriend Experience** donne de l'intimité. Ce film n'est pas tant celui d'un moraliste (même si nombre de critiques américains ont reconnu la « punition » derrière cette histoire d'amour qui restera à l'état d'ébauche), que celui d'un homme en quête des derniers vestiges de la vie privée, intérieure, quand la vie même et l'économie sont sens dessus dessous. ■

#### The Girlfriend Experience

35 mm / coul. / 78 min / 2009 / fict. / États-Unis

Réal. : Steven Soderbergh  
 Scén. : David Levien et Brian Koppelman  
 Image : Peter Andrews (Steven Soderbergh)  
 Mus. : Ross Godfrey  
 Mont. : Steven Soderbergh  
 Prod. : Mark Cuban, Gregory Jacobs et Todd Wagner  
 Dist. : Métropole Films  
 Int. : Sasha Grey, Chris Santos, Peter Zizzo, Glenn Kenny